

Dans cette ouverture apparut la jeune paysanne, avec une petite lampe à la main.

Elle était pâle comme la mort, et tremblait de tous ses membres. Georges, un peu revenu de sa surprise, allait parler; mais elle leva vite le doigt à sa lèvre pour lui faire signe de garder le silence.

Le bruit en dehors de la porte avait recommencé avec une nouvelle violence.

Les bandits s'étaient décidés à recourir à de nouveaux moyens d'attaque.

— Apportez une poutre d'en bas, cria une voix que Georges reconnut être celle du propriétaire du château; et tenez-vous un peu à l'écart, le plancher est couvert de sang et glissant.

Georges, qui s'était avancé près du tableau, restait indécis, une main posée sur le cadre.

— Vite! vite! monsieur, murmura la jeune fille d'une voix brisée; suivez-moi, suivez-moi, et vous êtes sauvé.

Elle recula un peu dans le passage pour faire place à Georges. D'un bond il fut à côté d'elle.

Elle toucha un ressort, le panneau tourna de nouveau sur ses gonds et le portrait reprit sa place.

Georges France se trouva dans un corridor long et excessivement étroit, habilement taillé dans l'épaisseur de la muraille.

La jeune fille passa rapidement, en tenant la lampe de façon à éclairer son compagnon.

— Hâtez-vous! hâtez-vous! dit-elle; mais marchez doucement, bien doucement.

Ils n'étaient pas encore loin lorsqu'elle s'arrêta, baissa la tête et leva le doigt.

— Ecoutez! murmura-t-elle.

— C'est le craquement de la porte! répliqua Georges; ils entrent dans la chambre.

La jeune fille frissonna.

— Une minute de plus, et je serais arrivé trop tard! dit-elle. Elle se mit presque à courir, et traversa le passage suivie de près par Georges.

Ils avaient atteint une sorte d'escalier, qui descendait brusquement à travers l'épaisseur d'un autre mur, quand un bruit sourd et prolongé retentit dans le corridor, semblable à un tonnerre lointain.

Les bandits venaient de renverser les meubles que Georges avait accumulés contre la porte.

— Sans doute ils connaissent ce passage, dit le jeune homme en descendant l'escalier.

— Ce secret n'est connu que de moi, répliqua la jeune fille. Je l'ai découvert par accident, en époussetant les tableaux. Mon oncle n'occupe le château que depuis quelques semaines.

— Quelques semaines! dit Georges; il en parlait comme d'une propriété de sa famille.

— Sa famille! dit la jeune fille avec amertume; elle se composait de pauvre mais honnêtes gens, qui, s'ils vivaient, rougiraient du mennier de Pelham.

— Du mennier?

— C'était le métier de mon oncle, avant qu'il fit la connaissance de Matteo le borgne. Le moulin n'est qu'à une demi-lieue d'ici.

Tout en causant ainsi à voix basse, Georges et la jeune paysanne avaient traversé plusieurs passages et avaient descendu des escaliers qui, dans leur impatience, leur avaient paru innombrables.

Ils se trouvèrent alors dans une série de galeries souterraines, sombres et humides.

Après les avoir traversés avec précaution et sans bruit, ils atteignirent une sorte de porte basse, formée de madriers et couverte de gros clous.

Cette porte donnait accès à une petite tour, ou plutôt à un monceau de ruines, de l'autre côté de la pièce d'eau, où Georges avait vu les hommes passer, de la fenêtre de la chambre.

Au moment où ils sortirent du sombre et étroit passage et mirent le pied dans les ruines, la jeune fille éteignit la lampe.

— Une lumière nous trahirait tout de suite, dit-elle; il y a des hommes qui veillent dans le jardin, et près du pont. Ils ne croiront jamais que nous ayons passé la pièce d'eau sans avoir été aperçus.

Elle se glissa vers une ouverture pratiquée dans les ruines, et

qui avait vue sur le château.

— Regardez! dit-elle.

Georges se pencha en avant, et regarda dans la direction qu'elle lui indiquait.

La lune éclairait de ses rayons la partie du château où était située la chambre à coucher qu'il venait de quitter.

Une fenêtre, celle de la petite antichambre, était ouverte. Georges se rappela qu'il avait oublié de la fermer.

Cet oubli de sa part était un accident heureux.

Georges vit tout à coup un groupe d'hommes, parmi lesquels il reconnut le mennier, s'assembler à la hâte sous la fenêtre, et commencer un examen attentif non-seulement des buissons, mais aussi du terrain.

La jeune fille poussa un cri de joie.

— Ils s'imaginent que vous vous êtes échappé par la fenêtre et que vous êtes caché dans le jardin, dit-elle. Une heure de marche rapide vous mettra à l'abri de leur poursuite; le jardin est grand, et ils chercheront longtemps.

Ils sortirent des ruines avec précaution, et se plongèrent dans le bois de sapins que nous avons mentionné dans nos précédents chapitres.

Ils n'avaient fait que quelques pas lorsque la jeune fille demanda à Georges à quel endroit il désirait se rendre.

— Un village de Merton, répondit-il.

Elle tressaillit et parut vivement alarmée.

— Ce serait, répliqua-t-elle, vous exposer à un danger aussi grand que celui auquel vous venez d'échapper.

— Pourquoi cela?

— Ce village est près du moulin de Pelham, et sert d'asile à tous les misérables qui fréquentent cette partie de la côte. Vous feriez prudemment de l'éviter.

— Je ne le puis. Je suis venu exprès de Londres, pour trouver un endroit qui est de l'autre côté.

— Quel endroit?

— La tour du phare.

La jeune fille leva les mains vers le ciel.

— De pire en pire! dit-elle. La tour appartient à Matteo. Elle est en ce moment occupée par des étrangers, et parmi eux sont deux dames, deux Françaises, je crois.

Le cœur de Georges battit violemment.

— Ces dames, les avez-vous vues? demanda-t-il.

— Oui; elles se sont arrêtées au château pour prendre des rafraichissements, elles paraissent très-tristes; mais ni mon oncle ni Matteo n'ont voulu me permettre de les approcher.

— L'une d'elles n'est-elle pas belle?

— Très-belle? demanda Georges avec vivacité.

Il devait y avoir quelque chose dans cette question qui déplut à la jeune fille, car elle répondit froidement.

— Ignorez quelle idée vous vous faites de la beauté. L'une d'elles, celle aux cheveux d'or était très-jolie.

— Avez-vous entendu prononcer son nom?

— L'autre, son amie, l'appelait Emma.

— Emma! et on les conduisait à la tour du phare.

Georges joignit ses mains tremblantes, et se détourna pour cacher son émotion.

— Je la retrouve. Enfin! murmura-t-il.

— Vous aimez cette jeune fille? dit Jeanne après une pause, et avec un accent de tristesse.

— Oui, répondit Georges. Je l'aime plus que tout au monde, plus que ma vie.

La jeune paysanne devint alors silencieuse, opiniâtrement silencieuse, ne répondant que par oui ou par non aux questions qui lui étaient adressées.

Ils avaient quitté le bois depuis quelque temps et étaient entrés dans une espèce de marais dont les hautes herbes les cachaient presque entièrement.

— Marchez toujours dans la direction où le vent souffle actuellement, dit-elle; au bout d'une demi-lieue vous apercevrez un sentier battu, suivez-le, il passe par un autre bois et aboutit à la jonction de trois routes. Prenez celui qui est à droite, il conduit à Merton. Je vous ai dit le danger que vous courez. Adieu! monsieur.

Elle se détournait pour s'éloigner, lorsque Georges la saisit par la main, et la força à relever la tête.